Irénikon

Dom Thomas BECQUET, O. S. B.
du Monastère d'Amay-sur-Meuse.

Sancta Maria Antiqua

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
(BELGIQUE)

TOME IV. **COLLECTION 1928.** **N° 8.**

Nihil obstat :

DOM F. DE WYELS, O. S. B.
Libr. cens.

Amay, 22 Junii 1928.

Nihil obstat

J. LAMBOT
Can. cens. lib.

Namurci, 28 Junii 1928.

Imprimatur :

J. CAWET,
vic. gén.

Namurci, 30 Junii 1928.

AVANT-PROPOS

L'église en ruines de Sainte-Marie Antique, située au Forum, impressionne tous les visiteurs de la Ville Éternelle. Ses peintures expriment une réalité dont on aime de retrouver un témoignage vénérable ; leur présence et leur histoire sont un symbole.

Ces pages n'ont pas la prétention d'étudier un sujet nouveau. Ce monument a été magistralement fouillé et décrit ; son histoire a été racontée, ses peintures ont été expliquées et commentées avec tant de précision, de science et de goût que bien des recherches sont épargnées à ceux qui veulent en tirer des conclusions dans un but plus spécial.

Nous nous référons donc habituellement à : W. de Gruneisen : *Sainte-Marie Antique,* avec le concours de Huelsen (Christian), Giorgis (Giovanni), Federici (Vincenzo), David (Joseph), ouvrage édité à Rome chez Max Bretschneider, en 1911. Il est illustré de 375 gravures contenues dans le texte et de LXXIX pl. iconographiques. Un album épigraphique de XX pl. (V. Federici) complète ce volume.

Les présentes pages s'adressent aussi bien aux Orientaux qu'aux Occidentaux. Les uns et les autres y trouveront, croyons-nous, bien des choses communes. L'histoire, le monument et l'iconographie de la diaconie « Sancta Maria Antiqua » nous impressionnent, nous émeuvent, comme le ferait la biographie d'un ardent apôtre de l'Union entre les chrétiens séparés.

L'étude de ce monument nous a suggéré quelques remarques d'ordre historique, hagiographique et liturgique. Très simplement, nous les proposons aux lecteurs ; nous espérons provoquer de nouvelles recherches, qui aideront à résoudre quelques-uns des problèmes, indiqués au cours de notre étude.

Pâques 1928.

TABLE DES MATIÈRES

SANCTA MARIA ANTIQUA

> « *In mente me habere necesse est Ecclesiam Catholicam, ab Oriente usque in Occidentem diffusam.* »
> S. Fructuosus
> Ep. Tarracon. Martyr.

CHAPITRE I

L'ÉPOQUE ET LE MONUMENT

Les archéologues ne sont pas d'accord sur les origines de Sancta Maria Antiqua : IVe, V^e^, VIe siècles ? Notre auteur croit qu'il ne faut pas faire remonter la « conversion » de ce monument au christianisme au delà du VIe siècle. Sa disparition n'est pas moins mystérieuse. Il nous suffit de savoir que ce fut la bibliothèque adjointe au Temple du Divin Auguste, dans le Palatin, aménagée vers le VIe siècle en édifice chrétien et que cette église fut utilisée pour le culte certainement jusqu'à la fin du IXe siècle, tandis que le reste — atrium et dépendances — le fut jusqu'au XIIe ou XIIIe siècle.

Qui ne voit immédiatement l'intérêt de ce monument, dont l'existence se déroule à une période si importante pour l'histoire de l'Union. Période de difficultés entre la Papauté et Constantinople — Empire et Patriarcat — difficultés politiques, doctrinales, administratives (1). Entre la fondation de Constantinople et le schisme de Photius se placent cinq ruptures dans les relations, soit un total de 232 années de séparation.

C'est dans cet intervalle, du VIe au IXe siècle, que l'Orient connaîtra les terribles épreuves du Monothélisme et de l'Iconoclasme. Du premier, nous parlerons plus tard ; un mot de l'Iconoclasme. Il faut se souvenir que, devant cette persécution, les chrétiens orthodoxes en appelèrent à Rome qui, en 731 et en 769, condamna cette erreur, comme l'avaient fait de leur côté les Patriarches

(1) Duchesne, *Les Premiers Temps de l'Etat Pontifical* (754-1073), 2e éd. Paris, 1904.

d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem (763), alors en communion avec Rome et c'est en 787 que le VII[e] Concile Œcuménique (II[e] de Nicée) définit la doctrine du culte des images. Les moines furent toujours en Orient les défenseurs héroïques de l'orthodoxie iconophile ; S. Théodore Studite, dans la seconde phase de cette persécution, demandait la soumission à la décision romaine : «Cette Église étant la tête des Églises de Dieu. » Le souvenir de ces circonstances donne plus d'intérêt à l'étude de cette église monastique, qui fut desservie par des orientaux et dont la surabondante iconographie religieuse est une vivante expression de la doctrine catholique des images.

Cette époque est aussi celle de l'élaboration liturgique : les textes et les formules se fixent, les cérémonies se développent ou se cristallisent, les rites acquièrent leur « génie », et tandis qu'en Occident l'Architecture et l'Art religieux semblent s'assoupir et se réserver pour des temps meilleurs, en Orient, c'est la floraison de merveilles mises au service du culte. Enfin, disons que de 602 à 752, treize papes orientaux dont six étaient syriens occupèrent le siège de S. Pierre.

L'influence byzantine et orientale à Rome était profonde. On y comptait un grand nombre de monastères orientaux : Saint-Anastase, Saint-Sabbas, Saint-Erasme sont depuis longtemps peuplés de moines orientaux. En 757, le pape S. Paul I en installe à Saint-Silvestre ; Pascal I, en 817, à Sainte-Praxède et Léon IV (847) à SS. Etienne et Cassien (1)... Tous ces moines sont destinés, dit plusieurs fois le *Lib. Pont.* « à louer jour et nuit le Dieu Tout-Puissant et à entourer les reliques des martyrs de leurs psalmodies suivant la musique grecque, » *Graecae modulationis psalmodiae.*

Si nous savons que dès 685 toutes les diaconies de Rome furent confiées à des moines par Benoît II (2) ; pour ce qui regarde Sainte-Marie Antique, on peut affirmer que vers le VI[e] siècle — alors que l'influence directe de la puissance impériale se fait de moins en moins sentir — l'ancienne diaconie Sainte-Marie fut transférée à l'ombre du Palatin, y remplaçant un des services civils de bien-

(1) Cf. *Lib. Pont.*, ad loc.

(2) *Lib. Pont.* (DUCHESNE), I, 364.

faisance publique (pp. 451-452), et l'iconographie du monument établit suffisamment que des moines orientaux la desservaient.

Jusqu'au IX[e] siècle, le Palatin reste un monument impérial, et le *Curator palatii Urbis Romae* est souvent un fonctionnaire envoyé de Constantinople ; c'est le quartier général de tous les fonctionnaires civils et militaires de Byzance et de Ravenne ; on comprend dès lors que le Palais eut sa diaconie desservie par un clergé oriental (p. 496).

Or il se fait que le pape Jean VII, pape grec (705-707), celui qui décora le plus abondamment cette église, était fils d'un *Curator*, nommé Platon, et que ce Pape s'érigea en outre un *episcopium* dans le Palatin. « ... super eandem ecclesiam episcopium quantum ad se construere maluit, illicque pontificati sui tempus vitam finivit » (1).

Disons aussi que le Palatin comprenait un autre monastère oriental dans son enceinte : Saint-Césaire in *Palatio* (ou *Graecorum*). Sancta Maria Antiqua n'est donc pas, comme église orientale à Rome, au Palatin, quelque chose d'extraordinaire. On peut affirmer, avons-nous dit, que des moines syriens en eurent la charge pendant des siècles ; le choix et le caractère des sujets des peintures y autorisent. Après la chute de Ravenne et la fondation de l'Empire d'Occident, Sainte-Marie Antique restera édifice spécifiquement grec ; par son caractère à demi officiel et par la faveur spéciale que de nombreux Papes lui témoignèrent, l'intérêt et la valeur du témoignage de ses peintures sont considérablement accrus.

C'est, semble-t-il, vers le XI[e] siècle que les moines bénédictins y remplacèrent les moines grecs. Mais leur ministère ne s'exerça, suivant toute probabilité, que dans l'atrium de l'édifice qui porta le nom d'Église Saint-Antoine (un S. Antoine figure dans l'atrium) (2). Plus tard, le sol s'étant insensiblement exhaussé —comme dans bien d'autres parties du Forum—cet emplacement fut choisi pour y ériger un monastère de moniales bénédictines dont l'église, construite au-dessus de Sancta Maria Antiqua, était dédiée à Sainte Marie Libératrice. Il fallut démolir cet édifice en 1900 pour rendre à la lumière les anciennes constructions.

(1) *Lib. Pont.*, I, 385.

(2) p. 497.

Sancta Maria Antiqua, monastère oriental situé à Rome, qui eut ses heures de gloire lorsque son histoire, ses peintures et les liturgies—latine ou orientales—qui s'y déroulaient, proclamaient si clairement l'Union des Églises ; Sancta Maria Antiqua, diaconie orientale établie, maintenue par les byzantins dans le Palatin, choyée par les Papes et qui signifiait ainsi : volonté d'Union des Églises, Sancta Maria Antiqua est, à considérer les choses de loin, l'ancêtre des monastères bénédictins établis par le pape Pie XI pour travailler à l'Union : mais monastères bénédictins qui, cette fois-ci, ne seront plus des gardiens de ruines et d'un tombeau. Solidement établis sur le sol romain, continuellement dirigés et protégés par le Pontife Romain, mais communiant à l'âme religieuse slave et orientale, ils seront des artisans de rénovation.

CHAPITRE II

RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES FOURNIS PAR LES PEINTURES

L'époque où ces peintures furent exécutées étant, avons-nous dit, celle qu'il importe de connaître parfaitement, chaque témoignage des monuments du passé doit être noté pour servir à notre instruction.

Cette église est amplement décorée ; nous ne jugeons pas nécessaire d'en donner ici la description, la place d'ailleurs nous est mesurée ; nous devons nous contenter de mentionner les peintures et les faits archéologiques plus immédiatement aptes à établir nos conclusions.

Ce sont les représentations des Pères et Docteurs de l'Église qui nous donneront les renseignements historiques : indices de l'esprit du temps, données touchant la séparation des Églises...

1er FAIT. — A droite et à gauche de l'abside centrale, on voit des inscriptions et des fragments qui datent de la fin du VIIe siècle ; elles représentent des Pères de l'Église : Ο ΑΓΙΟΣ ΙΩΑΝΝΗΣ et Ο ΑΓΙΟΣ... celui-ci est S. Basile ; il tient en effet dans ses mains une citation de son *De Spiritu Sancto* § 12. L'autre Docteur est

S. Jean Chrysostome reconnaissable au rouleau qu'il porte et qui montre un passage du *Sermo in Sanctum Thomam Apostolum* (1). De l'autre côté de l'abside, S. Grégoire de Nazianze porte sur son rouleau un texte de son discours XXX, ch. 12, sur *l'Incarnation*, tandis qu'à côté de lui S. Léon le Grand tient un extrait de sa fameuse lettre à Flavien, évêque de Constantinople, qui avait été lue au Concile de Chalcédoine (451). A la suite de ce qui devrait porter le nom de S. Léon on lit encore : ... ΡΩΜΗΣ, S. Léon, pape de Rome.

Nous voyons ici réunis, pour affirmer un dogme de la foi catholique, les trois grands Hiérarques de l'Église Grecque qui sont toujours ensemble (2) et le défenseur de l'orthodoxie chalcédonienne, S. Léon, revêtus de vêtements liturgiques identiques. Or il se fait que les textes inscrits sur les rouleaux de ces Docteurs de l'Église se retrouvent dans les Actes du Synode du Latran convoqué en 649 par le pape Martin I contre les Monothélistes, et cette fresque a été reconnue pour être du temps de ce pape. De 640 à 681, Constantinople demeura séparée de Rome à cause du Monothélisme. Voilà donc une fresque peinte à l'époque d'un schisme grave, d'ordre doctrinal ; il s'agit d'une église orientale, mais, « bien que rattachée à l'influence des officiers byzantins, Sainte-Marie Antique n'en était pas moins soumise au Pape. Et l'on sait que, précisément à l'époque de Martin I, l'élément byzantin de Rome était favorable au Pontife (p. 478, 2). » Docteurs Orientaux et Papes de Rome ont professé ici solennellement, dans une œuvre qui devait ne reparaître qu'après dix siècles, mais dix siècles de singuliers et tristes changements dans les rapports d'Église à Église, la Foi, la Doctrine communes et que tenaient les orientaux fidèles. Pour combattre le Monothélisme et ses succédanés, c'est à l'Orient surtout que Rome demande des docteurs et elle les met à côté du grand S. Léon : quand il s'agit de défendre sa foi, l'Église apparait toujours une et l'É-

(1) P. G. LIX, 500, identifié par M. Brightman.

(2) Ce document du VIIe siècle et la peinture de la nef gauche du VIIIe siècle suffisent pour renverser la légende que l'on trouvera rapportée dans *Irénikon*, I (1926), p. 207. Que le groupement à trois fut précédé d'un groupement à deux, nous en avons encore ici un témoignage (cf. op. c. p. 141, n. 4).

glise de Constantinople, un moment aveuglée, reviendra plus tard à cette foi commune.

Donc en cette peinture, disons de 649, on ne distingue pas entre les Pères des deux Églises. « L'idée des églises distinctes bien qu'unies ne s'est pas encore fait jour dans cette basilique où l'influence byzantine se fait sentir de si près » (p. 479) et cependant on en était à la quatrième rupture entre Constantinople et Rome. Le fait semblait suggestif.

2e FAIT. — Sur un pilier placé avant l'entrée de l'atrium qui précède la basilique, on a figuré au VIIIe siècle un S. Léon le Grand portant en main le même texte que celui de l'abside. Faut-il croire que ce soit par pure vénération pour le grand Pape ? Il semble qu'un autre motif l'explique.

On sait qu'à la fin du VIIe siècle le pape Donus « ayant découvert dans un monastère appelé Boétien (à Rome) des moines syriens entachés de Nestorianisme, les dispersa et les répartit entre différents monastères de la ville » (1).

Donc placer S. Léon le Grand, le Pape du Concile de Chalcédoine, à la porte d'une église orientale desservie par un clergé en majorité syrien — comme les images des SS. Euthyme et Sabbas peintes en face l'indiquaient immédiatement — c'était une protestation d'orthodoxie. (2) « Au Concile de Rome, en 649, les moines et clercs grecs de Rome vinrent souscrire par avance aux décisions du Concile contre les monothélistes et les erreurs issues du Monothélisme. Le souci d'affirmer leur orthodoxie semble avoir hanté ces communautés orientales. » (p. 492).

3e FAIT. — Bientôt, au VIIIe siècle, sous le pape Jean VII — pape oriental dont nous avons dit un mot — à l'abside de la chapelle majeure, les Pères de l'Église sont distingués et iconographiquement séparés. D'*un côté*, S. Augustin et un autre Père Latin, désignés par des légendes *latines* (le second Père pourrait être S. Ambroise, suivant le plus de probabilité, ou bien S. Jérô-

(1) *Lib. Pont.*, P. L., CXXVIII, col. 797.

(2) Un fait semblable se passe en Irlande. S. Colman (VIIe s.) ne voulant pas se soumettre dans la controverse pascale et accepter la discipline romaine se retira dans l'île de Boffin. Or S. Léon y est l'objet d'un culte tout spécial, au point qu'actuellement encore le 11 avril est fête chômée.

me) ; *de l'autre côté*, deux Pères Grecs, désignés par des légendes *grecques*. « O AΓIOΣ ΓPHΓOPIOΣ O ΘEOΛOΓΣ, O AΓIOΣ BAΣIΛIOΣ »

« Les deux Docteurs grecs et les deux Docteurs latins se font pendant sur le mur absidal, l'idée de latinité se formule en face de l'idée orientale dans une de ces formes chères aux clercs du moyen âge épris d'antithèse et de symétries précises aussi bien dans la réalité de l'histoire que dans les formes artistiques. » (p. 479.) On s'explique aisément qu'après le Concile Quinisexte, avec tous les troubles que la politique lombarde amenait, l'ingérence impériale grandissante et la question des images qui se préparait, les relations devinssent plus difficiles.

4e FAIT. — C'est encore le pape oriental Jean VII qui décora l'arc triomphal et y plaça avec les trois papes S. Clément, S. Léon le Grand et S. Grégoire le Grand, le pape S. Martin Ier, le persécuté de Constantinople, martyr pour la foi. Ce dernier, devons-nous ajouter, avait été apocrisiaire à Constantinople et ce n'est pas sans connaissance de cause qu'il avait agi si énergiquement contre l'hérésie naissante. Mais il est intéressant de le voir honoré ici-même par un pape oriental, qui semblait devoir beaucoup à la cour de Byzance, un siècle après qu'il eut professé lui-même sa foi, dans la fresque des trois docteurs et de S. Léon.

5e FAIT. — Sur le mur de la nef de gauche, on peut voir une longue série de saints rangés de chaque côté d'un Christ enseignant. A première vue, cette fresque donne une grande impression d'unité : ce sont, en effet, les plus célèbres représentants de chaque Église qui ont été figurés là. Mais étudiée de près, on y remarque encore cette opposition entre les saints latins et les saints orientaux, que nous découvrions déjà dans les peintures du pape Jean VII. Ici, les saints latins sont à la droite du Christ, tandis que les orientaux occupent la gauche et, parce que plus nombreux, l'extrême droite. Or nous savons que cette peinture fut exécutée sous le pontificat du pape Nicolas Ier (858-867), pendant que Photius intriguait contre Rome et que le pouvoir impérial et le siège Patriarcal étaient devenus sujets de scandale. En considérant l'état d'esprit de l'époque, on comprend comment l'artiste a pu disposer ses personnages de la sorte.

Conclusions. — De l'examen, très rapide, de quelques peintures, mais d'un point de vue tout historique, on peut conclure :

1°. Jusqu'à la fin du VIIe siècle nous ne trouvons pas, dans les peintures de Sainte-Marie Antique, de groupements de personnages suivant leur appartenance à l'une ou l'autre Église ; la preuve apportée est d'autant plus convaincante que la peinture fut exécutée à une époque de schisme et qu'elle se rattache étroitement à un différend dogmatique entre les deux Églises.

2°. A partir de l'an 700 nous trouvons une première opposition et distinction entre Pères de l'Église d'Orient et de l'Église d'Occident.

3°. C'est surtout sous le pape Nicolas Ier que nous constatons une distinction nette entre saints des deux Églises.

4°. On remarque cette préoccupation d'exprimer dans les églises, par des peintures et des textes, l'orthodoxie de la Foi.

CHAPITRE III

SAINTS ŒCUMÉNIQUES

Pouvons-nous, d'après les peintures de Sainte-Marie Antique, dresser une liste de « saints œcuméniques », de saints vénérés de tout temps en Orient comme en Occident ?

Il le semble, et cela non pas seulement pour l'un ou l'autre grand personnage. Comme nous le verrons, on compte dans les peintures de Sancta Maria Antiqua un nombre assez imposant de personnages à qui ce titre peut être appliqué (1).

Nous nous proposons : 1° de rechercher dans ces peintures, dans le choix des personnages représentés, dans leur groupement... des expressions d'unité religieuse entre l'Orient et l'Occident ; 2°.de

(1) *a)* Que l'on nous comprenne : ce titre de « saint œcuménique » ne diminue en rien le droit qu'ont tous les saints, reconnus par l'Église, au culte des fidèles de tous les temps et du monde entier.

b) Dans les pages qui suivent, l'épithète de « saint » est indistinctement employée ; l'auteur fait remarquer que, pour les catholiques, suivant les décrets du pape Urbain VIII, l'appellation de « saint » et les faits miraculeux doivent être reconnus par l'autorité du Saint-Siège.

rechercher dans le culte ancien et actuel des orthodoxes grecs et slaves ces mêmes saints trouvés une première fois réunis à Sancta Maria Antiqua. Disons une fois pour toutes que l'Église Catholique continue à les vénérer et que la dévotion populaire catholique n'est pas diminuée à leur endroit.

Il est entendu aussi que nous ne mettons pas en cause la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, ni S. Jean-Baptiste, ni les Apôtres (1).

Nous trouvons d'ailleurs à la Basilique Saint-Pierre à Rome, à cette même époque, un admirable exemple du culte de l'Église Romaine pour les saints de toute l'Église. Nous lisons en effet dans la biographie du pape S. Grégoire († 741) qu'il construisit dans la Basilique de Saint-Pierre une chapelle pour y contenir des reliques de tous les saints de l'Univers catholique et que trois monastères devaient fournir le nombre suffisant de moines pour y célébrer chaque jour l'anniversaire de leur mort (2). Rome honore bon nombre de saints orientaux, pareillement l'Orient honore des saints occidentaux ; en d'autres mots, les Églises distinctes mais non désunies ont eu mutuellement un culte pour leurs grands saints.

§ 1. — *Expression d'Unité.*

L'ensemble de cette décoration, où l'on trouve mêlés les saints de Rome et de l'Orient, donne déjà une grande impression d'unité religieuse : ce sont les saints de l'Église Catholique.

Mais de plus, les mêmes dogmes, les mêmes faits de l'Ancien Testament et de la Vie de Notre Seigneur, les scènes de sa Passion, la Vierge trônante, des épisodes de martyre et, à côté, les mêmes grands saints œcuméniques portant à la main de longs parche-

---

(1) Nous avons déjà essayé de montrer la place importante occupée par S. Jean Baptiste et les SS. Pierre et Paul dans la Liturgie Byzantino-slave. Cf. *Irénikon*, I (1926), 129-143.

(2) « Hic fecit oratorium intro eamdem basilicam (Sti. Petri)... in quo recondivit in honore Salvatoris sanctaeque ejus Genitricis reliquias sanctorum Apostolorum vel omnium sanctorum Martyrum ac Confessorum, perfectorum justorum, toto in orbe terrarum requiescentium. Quorum festa vigiliarum a monachis trium monasteriorum illic servientium cotidie per ordinem exsistentia atque nataliciorum missas in eodem loco celebrari. » *(Lib. Pont.*, éd. Duchesne, t. I, 417, 422).

mins sur lesquels se lisent les points essentiels de notre Foi... on retrouve tout cela à la diaconie orientale de Sancta Maria Antiqua identique aux représentations des basiliques romaines et latines, dans le même caractère hiératique, entouré du même symbolisme, conservé depuis et reproduit inlassablement à Byzance, à l'Athos, chez les Slaves ; l'art byzantin, en effet, est essentiellement un art impérial, c'est-à-dire de l'empire romain transporté sur les rives du Bosphore, et qui a gardé plus fidèlement — parce qu'il n'a pas été soumis à des influences barbares — ce caractère religieux et majestueux à la fois — ce caractère impérial — que le Christianisme enfin triomphant, dans l'Empire et par l'Empire, avait su lui donner dès les IVe et Ve siècles.

Avec le Christ, la Sainte Vierge, S. Jean-Baptiste, les Douze et S. Paul, nous voyons les Diacres martyrs, les Papes, les Docteurs, les Anargyres, les Vierges, les saints Moines, presque tous connus et vénérés à la fois, à cette époque, en Orient et en Occident ; ils sont là, saints latins ou orientaux — auxquels évidemmént quelques saints locaux se sont mêlés (saints de Rome et d'Antioche) — ceux dont le culte se répandit avec la Foi en Jésus-Christ, et que l'on retrouve uniformément en tous pays ; pour ces motifs et parce qu'ils conserveront jusqu'à la fin des temps ce caractère d'universalité que beaucoup, que la grande masse des saints locaux ne possédera jamais, tant dans l'Église latine que dans l'Orientale, nous nous permettons de leur donner le titre de « saints œcuméniques ».

« La plus impressionnante peinture de ce mur de gauche et, à quelques points de vue, de toute l'église est la magnifique théorie des Saints, debout aux deux côtés du Christ trônant, qui se déroulait depuis le cancel de la nef jusqu'à la porte gauche de l'atrium. Ces saints sont des docteurs de l'Église grecque, comme Jean Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Basile, Athanase, Cyrille, Epiphane ; des papes, comme Clément, Silvestre, Alexandre, Léon et Grégoire ; des évêques fameux, Pierre d'Alexandrie, Nicolas de Myre, Erasme de Formies ; des moines, Euthyme et Sabbas ; des prêtres martyrs, Valentin et Abundius, les martyrs Serge et Bach, Mamas, et à côté de lui un martyr inconnu, dont l'image est en partie effritée, mais dont on reconnaît encore la couronne sur le bras enveloppé de la chlamyde. Dans le choix de ces figures,

la préoccupation de chercher les Saints intercesseurs n'est plus visible : on a voulu grouper autour du Christ les plus nobles représentants de toutes les catégories de saints, les gloires des deux Églises. C'est encore cependant l'Église grecque qui l'emporte ; treize de ces personnages lui appartiennent; un quatorzième, Erasme, appartient autant à l'Église grecque qu'à l'Église latine. Les autres saints sont latins et, pour la première fois dans cette église, si nous faisons abstraction de l'atrium, apparaissent des saints d'un caractère nettement local, tels que Valentin et Abundius. » (p. 491.)

Le fait que toutes les inscriptions, dans cette peinture, tant pour les saints latins que pour les grecs, sont en grec et que les vêtements sont, à peu de chose près, de coupe identique, accentue encore cette impression d'unité religieuse.

Voici l'ordre dans lequel se trouvent ces saints :

GRECS : S. Erasme de Formies, Ev.
S. Nicolas, Ev.
S. Athanase, Docteur.
S. Epiphane, Père de l'Église.
S. Cyrille d'Alexandrie, Docteur.
S. Pierre d'Alexandrie, Ev.
S. Basile, Docteur.
S. Grégoire de Nazianze, Docteur.
S. Jean Chrysostome, Docteur.

Le Christ.

LATINS : S. Clément, Pape.
S. Silvestre le Grand, Pape.
S. Léon le Grand, Pape.
S. Alexandre, Pape.
S. Valentin, martyr.
S. Abundius, martyr.
S. Euthyme, moine.
S. Sabbas, moine.
S. Serge, martyr oriental.
S. Grégoire le Grand, Pape.
S. Bach, martyr oriental.

A part les saints Valentin et Abundius, martyrs locaux, cette importante série de saints personnages, tant orientaux que latins,

devait représenter — pour qu'on ait songé à les mettre si en vue dans une église monastique orientale située à Rome, dans un monument public — des personnalités connues et des romains et des orientaux et dont chacun fut capable de se ressouvenir facilement, de se rappeler son histoire et de s'expliquer sa raison d'être là.

Groupons en catégories les saints disséminés dans toute l'Église. En premier lieu, viendraient les *Papes* : S. Pierre, S. Clément, S. Alexandre, S. Silvestre, S. Marc, S. Léon, S. Grégoire, S. Martin Ier. Nous dirons en son temps comment leur culte se répandit dans l'Église orientale. Il faudra dire la même chose des *Docteurs* et *Pères* de l'Église ; nous avons déjà eu l'occasion de parler des principaux. Ajoutons aux noms de Jean Chrysostome, Basile, Grégoire de Nazianze, Léon le Grand, Augustin, Grégoire le Grand, ceux de S. Athanase, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Epiphane. Il restait à identifier un Docteur de l'Église latine, et l'on penche vers S. Ambroise.

Après ces noms de notoriété universelle,disons un mot des Diacres martyrs, des Anargyres, des Moines et Ascètes et des Vierges.

a) Les *Diacres martyrs* sont : S. Etienne, S. Laurent et S. Vincent. Le Proto-martyr, le Diacre Romain et le Diacre espagnol. Mais leur culte est,peut-on dire,presque aussi ancien que l'Église.

Nous connaissons le texte de S. Augustin : « *Quae hodie regio, quaeve provincia ulla, quo usque vel Romanum imperium vel christianum nomen extenditur, natalem non gaudet celebrare Vincentii* » (Sermon 296). Les miracles qui signalèrent la translation des reliques firent compter S. Etienne parmi les

b) Anargyres (ou bienfaiteurs non mercenaires). Le culte envers les saints bienfaiteurs de l'humanité souffrante fut très développé dans cette église de Sancta Maria Antiqua. Signalons les groupements très connus des SS. Cosme et Damien, SS. Cyr et Jean, SS. Pantaléon et Hermolaüs, SS. Christophe et Blaise, tous martyrs. On les a réunis, avec quelques autres moins connus en Occident, dans une même chapelle. Ils forment comme une corporation. A part SS. Christophe et Blaise, la liturgie byzantino-slave les invoque et dans cet ordre.

c) Parmi *les Moines et Ascètes* se trouvent S. Antoine ermite, S. Basile, le législateur du monachisme oriental, S. Euthyme, fon-

dateur de monastères en Palestine avec son grand disciple S. Sabbas, le défenseur de l'orthodoxie chalcédonienne, dont la règle monastique fut acceptée même en Occident, dès le VIe siècle. Sainte Marie l'Égyptienne peut prendre rang ici. S. Benoît figure aussi à Sancta Maria Antiqua, mais seulement depuis le XIe ou XIIe siècle, époque de la prise de possession par les moines cassiniens.

d) Parmi les *Vierges* nommons : Ste Agnès, Ste Cécile, Ste Anastasie (peut-être et dès la fin du VIIIe siècle) ; les deux premières sont romaines ; la troisième, orientale, toutes trois nommées ensemble au Canon Romain. Ste Barbe, si connue en Occident (mais depuis le IXe siècle seulement), est une sainte orientale. La peinture de Sancta Maria Antiqua, vers l'an 700, est la plus ancienne en Occident.

Enfin, hors-série, citons S. Demetrius — le protecteur de Thessalonique — dont la légende fit un guerrier et dont le nom aura tant de vogue en Russie, lorsque le tsarevitch de ce nom aura été vénéré comme saint.

Presque tous les noms cités nous sont familiers.

§ 2. — *Culte des orthodoxes pour ces saints catholiques.*

Si nous nous arrêtons seulement aux personnages de Sancta Maria Antiqua connus depuis des siècles, il est intéressant de nous demander dans quelle mesure l'Orient les a reçus et les vénère encore aujourd'hui. Nous ne prétendons pas dans ce travail inventorier méthodiquement et complètement tous les ménologes, synaxaires, martyrologes, calendriers et autres listes hagiologiques ; nous ne prétendons pas davantage connaître tous les monuments artistiques et archéologiques de l'Orient Byzantin et de la Russie. Mais en nous basant sur notre auteur, sur les ouvrages fondamentaux (1) et sur des observations personnelles, nous voudrions attirer l'attention sur un fait dont chacun, au cours de ses études et de ses voyages, reconnaîtra, croyons-nous, l'exactitude.

(1) *Acta Sanctorum*, surtout oct. XI pour les calendriers slaves. NILLES, *Kalendarium manuale*. Oeniponte, 1896, 2 vol. BASILE PORPHYROGÉNÈTE, *Ménologe*. P. G., t. CXVII. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 5e éd., 1920.

Ce fait est qu'il existe un groupe de saints vénérés depuis la plus haute antiquité chrétienne ou introduits en tous cas avant le grand schisme de 1054, groupe de saints vénérés à Byzance comme à Kiev, puis à Moscou, et dont un grand nombre sont d'origine romaine.

Il nous faut d'abord expliquer *comment s'est formé le calendrier de l'Eglise Byzantine et Slave.*

En ce qui regarde l'Église de Constantinople, il est certain qu'elle commença par vénérer beaucoup de saints de Rome et jusqu'à Photius, malgré des ruptures temporaires, elle admit en général les saints romains « qui s'imposaient », c'est-à-dire qui n'avaient pas un caractère purement local, saints dont la personnalité était célèbre, peut-être déjà durant leur vie ; ceux dont les écrits ou la mort héroïque faisaient la gloire de l'Église ; ceux aussi dont le tombeau attirait et guérissait indistinctement tous les croyants.

Constantinople, comme d'ailleurs Rome et les autres Églises, ne pouvait placer dans ses listes tous les saints locaux de chaque Église particulière ; et cependant, dans le ménologe composé par ordre de l'empereur Basile Porphyrogénète, à la fin du Xe siècle, à l'usage de Constantinople, les saints des premiers siècles, originaires de Rome et d'Italie, y figurent en nombre. Il suffira, à qui veut se convaincre de la dévotion de Constantinople pour les saints latins, de consulter l'ouvrage du R. P. Delehaye : « Les Origines du Culte des Martyrs » (p. 272-276 surtout) ; on y trouvera, parmi tous les noms de saints, dont les reliques furent transportées à Constantinople, une majorité de saints latins.

Aux plus illustres d'entr'eux des monastères et des églises furent dédiés : pour ne citer que les diacres martyrs : S. Etienne, avec huit églises à Constantinople ; S. Laurent et S. Vincent ayant aussi la leur et, en outre, tous les oratoires consacrés au saint dont ils conservaient les reliques (1).

Il ne faut pas nous étonner de trouver, dans le Ménologe cité, des noms de saints romains d'une époque même relativement récente, comme le Pape S. Grégoire du VIe siècle, le Pape S. Mar-

(1) Cf. Du Cange, *Const. Christiana.*

tin Ier, le persécuté de Constantinople (fin du VIIe siècle) ou même des saints éloignés comme S. Martin de Tours.

La Russie reçut ce Ménologe — de l'empereur Basile et composé vers l'époque de sa conversion — avec les autres livres liturgiques grecs. Car « l'Église Russe était la copie de l'Église Byzantine ; mêmes dogmes, même liturgie, seule la langue différait ; le slavon remplaçait le grec » (1), puisque les saints Cyrille et Méthode avaient entrepris l'évangélisation des slaves, un siècle auparavant, par cette méthode.

« En Russie, les évêques, les dignitaires ecclésiastiques, les moines, furent en majeure partie originaires de Grèce ; cependant il se forma bientôt un clergé indigène et plus le culte se développa dans le jeune empire, plus il tendit à se rendre indépendant de Byzance ... (cependant) des rapports fréquents continuèrent jusqu'à la fin du XIe siècle entre Kiev et Byzance ; les Grecs pénétraient avec les évêques, venaient comme pèlerins, enseignaient le chant liturgique ; les Russes de leur côté visitaient les couvents de Constantinople, achetaient à Byzance des ornements d'église et des icônes. » (2) Et puis, une fois convertis, les Russes innovèrent cette dévotion des pèlerinages, héroïques par leur durée, qui les menaient en Terre Sainte,à Bari, à Rome, et qui les forçaient à cheminer à travers des pays très chrétiens. Ils eurent donc rapidement connaissance de l'histoire chrétienne et de la vie des saints ; et les reliques, les icônes précieuses que rapportaient les voyageurs illustres, aidaient à perpétuer ces souvenirs et à créer de nouveaux centres de culte.

C'est ainsi que Kiev possédait la main du pape S. Clément, martyrisé à Cherson ; d'après les annales russes, c'est l'empereur Vladimir qui rapporta ce trésor. Pour exprimer clairement l'autorité dont le métropolite de Kiev fut investi en 1146 par son élection, on lui imposa cette main sacrée (3). Kiev gardait aussi les reliques de Ste Barbe (4). Le culte triomphant des Images favo-

---

(1) Leib B., *Rome, Kiev et Byzance* à la fin du XIe siècle. Paris. Picard, 1924, p. 12.

(2) *Ibid.*

(3) *Acta SS.*, oct. XI, 58.

(4) *Ibid.*, XXX, Jan.

risait singulièrement en Russie le développement du culte des saints (1).

Un autre facteur important entre dans la formation du Calendrier. — Ce sont les préférences de la dévotion populaire qu'expliquent l'histoire religieuse, la mentalité, les aspirations propres à l'âme religieuse d'une race.

Il faut distinguer entre les Byzantins et les Slaves.

Toutes autres classes dominantes mises à part (apôtres, esprits célestes) on peut dire que l'Orient grec eut toujours une dévotion particulière pour les saints théologiens, pour les moines et les ascètes. L'Orient a dû défendre sa foi en combattant des hérésies subtiles et renaissant toujours sous des formes nouvelles. Il était juste d'honorer comme un homme de Dieu l'Évêque, le Docteur, le Clerc qui avait, par la clarté et l'autorité de sa parole et souvent au prix, on sait, de quelles persécutions, réfuté ces erreurs, repoussé ce danger.

Les Conciles Œcuméniques, assemblées conduites par le Saint-Esprit, que la Liturgie orientale célèbre (2), que les canons iconographiques indiquent comme des sujets propres à décorer les édifices du culte (3), ont été préparés, conduits, instruits par des Docteurs, des Pères de l'Église, des Papes, que Dieu a suscités à cette époque pour maintenir la véritable tradition doctrinale. Le culte de l'Orient pour les Conciles, agents du Saint-Esprit, réalisation de la promesse d'infaillibilité du Christ, est à rapprocher de son culte pour les Docteurs et Pères de l'Église (4).

---

(1) *Dict. Th. Cath.* (Vacant), art. : *Images*, 785.

(2) Cf. D. I. Dirks, *Commémoration de Nicée*, dans *Irénikon*, I (1926), 41-45.

(3) Denys de Phourna, *Le Guide de la Peinture.* (Didron, *Manuel d'Iconographie chrétienne*, 1854.)

(4) La série des quatre Docteurs de l'Église que nous avons vus représentés, portant des textes de leurs œuvres cités à un Synode, pourraient compter pour une représentation de Conciles. En 712 on voyait une représentation des Conciles à Saint-Pierre de Rome, également à Naples, à la fin du VIII[e] siècle. (D. A. L., t. III, col. 2489.) On connait aussi celle de Bethléem du XII[e] siècle. (Diehl, *Manuel*, 1910, p. 528.) Cf. Salaville, *L'Iconographie des sept Conciles Œcuméniques*, dans *Echos d'Orient* (avril, juin), 1926.

Mais l'Orient est aussi le berceau du Monachisme. On connaît par les descriptions des Pères grecs la vogue qu'eut la vie anachorétique, la course de foules ferventes vers le désert ; le grand nombre d'évêques choisis parmi ces solitaires et ces moines ; Constantinople rapidement couverte de monastères ; les prodiges de mortification, les miracles accomplis par ces héros de la vertu, la doctrine céleste qu'ils dispensaient avec tant de réserve et d'à propos : voilà de quoi expliquer suffisamment cette sympathie, ce culte de l'Orient chrétien pour les ascètes et les moines.

Si la Russie partage la dévotion des Byzantins pour les théologiens et les moines — les moines ont contribué à sa christianisation (1) — elle se caractérise surtout par un culte spécial envers ses princes chrétiens et les saints évangéliques.

C'est en effet par ses princes que la Russie se convertit au Christianisme ; elle les honore d'un véritable culte ; pour ne citer que quelques noms : la princesse Olga, la première baptisée ; le prince Vladimir (son petit-fils), qui imposa sa religion au peuple tout entier ; les deux fils de Vladimir, les princes Boris et Glèbe ; le Tsarevitch Dimitri ; même culte aux princes et chefs militaires qui ont délivré la Russie des invasions étrangères ; tout cela fait que dans les calendriers slaves (2) on compte plus de 50 saints ayant gouverné des royaumes ou des provinces, ou conduit des armées (3).

Les « saints évangéliques », les « iourodivie » — fous pour le Christ — forment une classe d'ascètes bien spéciale à la Russie actuelle ; les Ménées des Grecs honorent plusieurs « fous pour le Christ », vivant au Ve siècle, ces derniers appartiennent à l'hagiographie de l'Église catholique aussi bien qu'à celle de l'Église orthodoxe » (4). Après les études de cette forme d'ascèse parues

---

(1) Mgr Sipiaguine, *Aux sources de la Piété Russe : La Laure des Cavernes à Kiev. Irénikon-Collection* t. II. nº 2.

(2) Martinoff dans *Acta SS.*, oct. XI.

(3) L'Église Serbe a une pareille dévotion pour ses princes et ses généraux. Cf. E. Laurent, *La canonisation du despote Stevan Lazarevic Vissoki, Irénikon*, III (1927), p. 323.

(4) Lev (hiéromoine), *Une forme d'ascèse russe, Irénikon*, III (1927), p. 15.

ces dernières années, il nous suffit de les rappeler (1). Solitaires au milieu du monde, par le ridicule et parfois le mépris qui les poursuit partout de leur vivant, ils continuent, à leur manière, l'ascèse déjà souvent bien curieuse des solitaires de la Thébaïde ; à leur mort, leur sépulture devient un lieu de pèlerinage, une terre qu'illustrent des merveilles.

Les paroles du R. P. Delehaye que, en règle générale, « l'objet du culte — à l'origine de l'Église — c'est tout d'abord le martyr et plus tard, lorsque la persécution a cessé, c'est l'ascète et l'évêque, » trouvent une confirmation dans les peintures de Sancta Maria Antiqua, et expliquent l'introduction si facile du culte de ces saints. Mais un fait qui réunit toutes les classes de sainteté, c'est le miracle. Le culte du thaumaturge s'impose et souvent éclipse les autres raisons ; quoi d'étonnant alors que, considérant la préservation du corps dans le tombeau, la production d'une huile miraculeuse des restes du défunt (saints myroblites), comme de grandes merveilles, les Russes en aient fait des critères de sainteté (2).

* * *

Ces remarques étant faites, nous saisirons mieux le sens qui s'attache à la liste de saints que nous allons donner. Tous se trouvent à Sancta Maria Antiqua ; tous sont connus et vénérés en Occident ; tous sont honorés aussi et connus en Orient et certains depuis longtemps.

Ste Agnès, vierge martyre.
S. Alexandre, pape.
S. Ambroise, Docteur.
Ste Anastasie, vierge martyre.
SS. Anne et Joachim.
S. Antoine, ermite.
S. Athanase, Docteur.
S. Augustin, Docteur.
Ste Barbe, vierge et martyre.
S. Basile le Grand, Docteur.

(1) *Ibid.* (article paru originairement dans la *Revue Liturgique et Monastique* de Maredsous. Avent 1926) ; cf. *Poutj*, 1927, n. 8.

(2) Un Concile réuni à Moscou en 1667 promulgua un décret qui interdisait tout culte avant un examen sérieux « sur des témoignages dignes de foi par devant le grand et souverain Synode de l'Archevêque, car, dit le décret, des fidèles excommuniés peuvent cependant rester intacts dans la tombe ». P. PEETERS, *Anal. Bollandiana*, XXXIII, p. 410. Parmi les saints de Kiev il y a plusieurs myroblites.

S. Benoît (1), moine.
S. Blaise (2), thaumaturge.
Ste Cécile, vierge martyre.
S. Christophe, martyr.
S. Clément, pape.
SS. Cosme et Damien, martyrs.
SS. Cyr et Jean, martyrs.
S. Cyrille d'Alexandrie, Doct.
S. Démétrius, militaire, martyr, myroblite.
Ste Élisabeth, mère de Jean-Baptiste.
S. Epiphane, Docteur.
S. Erasme, martyr.
S. Etienne, proto-martyr.
S. Euthyme, moine.
S. Georges (3), militaire.
S. Grégoire le Grand, pape.
S. Grégoire de Nazianze, Doct.
S. Jean Chrysostome, Docteur.
SS. Julien et Celse (4), martyrs.
S. Laurent, diacre.
S. Léon le Grand, pape.
Ste Marie l'Égyptienne, solitaire.
S. Nicolas de Myre, évêque, myroblite.
S. Martin Ier, pape.
S. Pierre d'Alexandrie, évêque.
Quarante martyrs de Sébaste.
S. Sabbas, moine.
S. Sébastien, martyr (5).
SS. Serge et Bacchus, martyrs.
SS. Siméon et Anne, prophètes.
S. Silvestre, pape.
S. Vincent, diacre.
SS. Vite, Modeste et Crescence, martyrs.

Remarquons-le encore : ne figurent pas dans cette liste la Sainte Vierge Marie, S. Jean-Baptiste, les Apôtres, les esprits célestes. Or tous les saints de cette liste sont dans les livres liturgiques byzantins et slaves, à l'exception toutefois de S. Augustin qui n'est pas aussi généralement admis (6). De S. Augustin et de S. Jérôme, dit le P. Martinoff, « rara fit mentio in fastis graecis et slavicis » (7).

---

(1) Du Cange signale une église de S. Benoît à Constantinople. *Const. Christiana*, l. IV, 120.

(2) « Bien que d'origine orientale, ce saint a été plus populaire et beaucoup plus tôt en Occident » (p. 514).

(3) Quoique non certainement représenté à Sainte Marie Antique, cf. p. 481, et note.

(4) Cf. pp. 534-536.

(5) Ne figure pas encore au Ménologe de Basile ; les grecs l'ont le 18 déc. (p. 550).

(6) Fêté le 28 août dans les calendriers romain, grec et slave et dans les églises orientales unies à Rome (p. 511).

(7) *Act. SS.*, oct., XI. Calendriers slaves publiés par le P. MARTINOFF.

Ce sont donc des saints auxquels l'Orient et l'Occident ont semblablement accordé leur vénération, et il manque peu de noms à cette liste pour qu'elle soit complète ; pour établir cela, l'étude d'un seul édifice a suffi, mais il possédait l'avantage d'être latin et oriental à la fois.

On pourrait expliquer comment ces classes spéciales de saints que nous avons nommées (martyr à l'origine, ascète et évêque ensuite ; en plus, le Docteur à Byzance, les Princes et les iourodivie en Russie) sont représentées et, pour l'une ou l'autre, tout au moins annoncées dans cette liste. Les Martyrs, les Ascètes, les Moines y figurent nombreux : les Docteurs ont des places d'honneur. Les Ascètes et les Solitaires de l'Orient qui ont souvent pratiqué une ascèse proche de la « folie pour le Christ », pourraient bien être les prédécesseurs et modèles de ces saints byzantins et russes. Et les militaires, les Princes, en exposant leur vie pour une cause sainte, ont tout naturellement reçu de leurs compatriotes l'auréole du martyre, même s'ils ne sont pas tombés : « martyres non facit poena, sed causa. » (1)

Et qui ne verra qu'il y a, à Sainte-Marie Antique, toute une classe de saints vénérés encore par l'Orient orthodoxe : les « Papes de Rome », titre qu'ils portent toujours dans les livres liturgiques ; ceci est très significatif aussi et remplit d'espoir.

Si nous étudions maintenant les fresques et les mosaïques de l'Orient chrétien (2) et de Russie, nous retrouverons côte à côte ces saints latins et grecs, comme nous les avons vus à Sainte-Marie Antique, où l'artiste les représenta il y a plus de dix siècles. Le « Guide de la Peinture », de Denys de Phourna, en mentionne un bon nombre et il devait en être de même dans les autres canons iconographiques. Des églises, des monastères sont placés sous leur vocable, à Rome et en Occident, à Constantinople et en Orient — sinon pour chacun d'entre eux — du moins d'une façon générale (3).

---

(1) S. Aug., *Enarratio 2 in Psalm.* 34 n. 13. P. L. XXXVI, 340.

(2) Un grand nombre de ces saints sont aussi vénérés dans les Églises orientales d'Asie.

(3) Il arrive souvent qu'un saint des premiers siècles ayant donné son nom à une personne canonisée dans la suite, on s'imagine à première vue

Un premier examen général et rapide des monuments de l'Orient : Byzance, Grèce et Mont-Athos (1) ; des Balkans : Roumanie, Bulgarie, Serbie (2) et de la Russie (3), a déjà fait connaître à l'auteur l'exactitude de cette remarque. Et lorsque l'on ajoute à cette liste les personnages sacrés que « a priori » nous avions mis hors de question, lorsque l'on considère aussi toutes ces scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ces compositions et ces dispositions de sujets dont Sancta Maria Antiqua nous donne des exemples et que nous retrouvons si fréquemment dans l'Art Byzantino-Slave : ensembles de l'abside, Déésis..., que les basiliques et les édifices latins nous conservent dans leurs mosaïques et leurs fresques, on doit être frappé de cette unité d'idéal et même parfois d'expression (4).

Puissent ces constatations nous avoir prouvé comment, formée avant les schismes, continuée et enrichie même durant des périodes de séparation et peut-être jusqu'au XII[e] siècle, et richesse

---

avoir à faire au premier. Si celui-ci obtient encore quelque vénération, fête, image dans une église..., de fait celui dont on parle, celui que l'on prie, c'est le second, plus connu, plus proche. Ainsi en est-il fréquemment en Russie pour les SS. Laurent, Michel, Siméon, Basile, Serge, Dimitri, S[te] Élisabeth et d'autres.

(1) Cf. Les ouvrages de DIEHL, *Manuel d'art byzantin* (Paris, Picard, 1925-26), 2 vol. ; G. MILLET, *Monuments de l'Athos* : *Les Peintures* (Paris-Leroux, 1927) ; *Iconographie de l'Evangile* (Paris, Fontemoing, 1916). BERTAUX, *L'Art dans l'Italie Méridionale.* KREUTZ-ONGANIA, *La Basilica di S. Marco in Venezia* (Venezia, 1843) ; *Albums de Ravenne, Monréale.* BRÉHIER, *L'Art Byzantin* (Paris, Laurens).

(2) G. MILLET. L'ancien Art Serbe : *Les Eglises.* (Paris, DE BOCCARD, 1919). *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare* (Sofia, 1921-22 ; 1923-24 ; 1925), III vol. A. GRABAR, *L'Eglise de Boïana* (Sofia, 1924). FILOW : *art Bulgare* (Berne-Haupt 1919). IORGA et BALS : *Histoire de l'art Roumain ancien* (Paris, DE BOCCARD, 1922) différentes études sur les monuments d'Argès (Valadie) et des trésors. *Albums d'Art Serbe et d'Art Roumain.*

(3) G. MILLET dans l'*Histoire de l'Art*, de MICHEL, *L'Art Russe.* RÉAU, *Histoire de l'Art Russe* (Paris, Laurens), II vol. LIKACHEV, *Iconographie.* 2 albums in-folio. (S. Pétersbourg, 1907). KONDAKOW N. *Antiquités russes.* (S. Pétersbourg 1889-1891). KIEV, *La cathédrale S[te] Sophie de Kiev* (Soc. Imp. Russe d'Arch.)

(4) Il serait intéressant de faire la contre-partie en recherchant dans l'art et le culte d'Occident les saints orientaux.

toujours possédée par les chrétiens, quelle que soit leur Église, cette dévotion à des saints catholiques, fondateurs de l'Église, défenseurs de sa liberté et mourant pour elle; cette dévotion à des saints, que nous vénérons tous, est un bien commun, un lien ancien, solide. C'est aussi pareillement un acte utile, souverainement efficace que de les prier. Les motifs de notre vénération sont identiques et leur souvenir nous ramène à des périodes d'unité religieuse ; l'exemple de leur vie nous excite à pratiquer les mêmes vertus et à aimer l'Unité de l'Église comme ils l'ont aimée et désirée avec le Christ. Ces saints, membres de l'Église, tiennent dans leurs mains les intérêts communs de frères séparés ; ils présentent à Dieu la même requête, ils implorent de Dieu la même grâce : « Qu'ils soient un ! »

CHAPITRE IV

LA LITURGIE A SAINTE MARIE ANTIQUE

Il est aisé de reconstituer le cadre liturgique de Sainte-Marie Antique ; nos auteurs l'ont fait très scientifiquement et nous pouvons utiliser en toute sécurité leurs conclusions (1).

Cette église, aménagée et desservie par un clergé oriental, mais embellie par les papes dans ses peintures et son mobilier, fréquemment visitée par eux pour y célébrer des offices suivant le rite romain, est riche en données archéologiques et liturgiques. Ce que nous avons dit de ses saints peut être repris ici encore : Sancta Maria Antiqua remplit toutes les conditions d'un édifice liturgique conçu suivant les prescriptions du rite romain des VI-Xe siècles et, en étant cela, elle est le type, presqu'achevé, des édifices liturgiques byzantino-slaves actuels, tout comme elle ne différait en rien, aux VI-IXes siècles, des édifices byzantins de la même

(1) Cf. *Sainte Marie Antique*, pp. 71-92. « Plan de l'église Sainte-Marie Antique et description de l'édifice dans son état actuel. » pp. 449-560 : *L'église S.M. Ant. dans son état originaire. Etude hagiographique et liturgique...* (par JOSEPH DAVID).

époque (1). En outre, ce qui donne aux édifices byzantins et slaves actuels un cachet particulier, qui leur semble actuellement réservé, nous le retrouverons à Sainte-Marie Antique, mais établi sur un sol romain et d'après des données romaines. En essayant de montrer cela nous aurons, croyons-nous, fait œuvre de rapprochement.

Article I. — L'Édifice.

§ 1. — *Parties publiques.*

Toute basilique, toute église avait des parties accessibles à tous, même aux païens et aux étrangers à la communauté (2), comme aussi aux fidèles désireux de prier, lorsque l'église se trouvait fermée ; d'autre part, on avait groupé les différents services des diaconies, des paroisses et des régions, ce qui demandait un libre accès. Ces parties publiques sont l'*atrium* avec ses dépendances — *secretaria, pauperum habitacula, cubicula, bibliotheca,* et autres services — et le *narthex,* sans compter les *episcopia* et *monasteria* établis auprès des basiliques (3).

L'*Atrium* est une grande cour découverte entourée de portiques, donnant accès aux différents bureaux et services de la diaconie ; il servait de lieu de sépulture (4). Le *Narthex* est l'endroit

---

(1) A l'appui de notre thèse nous nous contentons de renvoyer aux textes cités par Holtzinger, *Die Altchristliche Architektur* (Stuttgart, 1889) ; Rohault de Fleury, *La Messe* (1883-1889). Avec le *Dict. d'Arch. et de Liturgie* (Cabrol-Leclercq) et le *Manuel d'Archéologie Chrétienne,* de dom Leclercq, nous signalons aussi les bonnes introductions données par de Lasteyrie dans *L'Architecture Religieuse en France : Epoque Romane.* Voir M. Millet, *L'Ecole grecque dans l'architecture byzantine* (Paris, Leroux, 1916). Errard et Gayet : *Art byzantin d'après les monuments de l'Italie, de l'Istrie et de la Dalmatie.* 4 tom. fol. (Paris, Gaillard, 1901-3) A. Protitch, *La Basilique bulgare* (dans *Bulletin Inst. Arch. Bulgare,* I, 186-205).

(2) « Ut episcopus nullum prohibeat ingredi ecclesiam et audire verbum Dei sive gentilem, sive haereticum, sive Judaeum, usque ad missam catechumenorum. » IV. Conc. Carthag., can. 64.

(3) Cf. Holtzinger, pp. 67, 202, 207, 211.

(4) « In Ecclesia nullatenus sepeliatur ; sed in atrio aut in porticu aut in exedris ecclesiae. » Conc. Namnatense, can. 6, et Holtzinger, pp. 10 ss., 202 ss.

situé entre l'atrium et l'église. Il peut être double ou simple ; double, c'est d'abord l' « exonarthex » formé souvent par un des portiques de l'*atrium*, tandis que le véritable narthex liturgique fait déjà partie de l'église intérieure sur laquelle il s'ouvre souvent par un portique. Le narthex est l'endroit réservé aux pénitents — comme son nom, νάρθηξ = *ferula*, l'insinue — et que S. Benoît assigne aussi dans sa Règle aux frères excommuniés qui doivent expier leurs fautes (1).

Ces deux endroits, l'atrium et le narthex, habituels à toute basilique romaine, nous les avons à Sainte-Marie Antique. Les descriptions des monuments byzantins bâtis par Constantin et Justinien, que nous ont laissées Paul le Silenciaire, Procope, l'historien Eusèbe et d'autres, nous prouvent suffisamment l'existence de ces mêmes parties dans ces édifices. Aujourd'hui encore, on peut admirer les vastes proportions du narthex de Sainte-Sophie de Constantinople.

Une fois pour toutes, disons ici que citer l'exemple de Sainte-Sophie tient lieu de tout un ensemble de preuves, puisque son plan a inspiré celui d'un grand nombre d'églises byzantines (2).

On a pu indiquer dans un *plan-type* des églises de l'Athos la présence du narthex double. Le premier, l'exonarthex, conservant un caractère plus public, le second étant réservé à des offices de solennité moindre ; l'usage d'y déposer la dépouille des religieux non dans les ordres et des laïcs affirme cette hiérarchie des places si vivante ou mieux, si apparente encore dans la liturgie byzantine (3).

§ 2. — *Parties réservées aux fidèles et au chœur.*

Le plan de Sainte-Marie Antique reproduit celui de toute basilique romaine. Il en diffère en ceci que la nef centrale, au lieu d'être divisée en trois parties bien distinctes, le *senatorium*, la *schola*

(1) « Ante fores oratorii prostratus jaceat », cap. XLIV. Pour les textes, cf. Holtzinger, pp. 29 ss.

(2) Voir G. Millet, *L'Ecole Grecque*. Tableau comparatif des plans, dans Rohault de Fleury, *La Messe*, I.

(3) Cf. Dom Pl. de Meester, *Voyage de deux Bénédictins* (Desclée, 1908), p. 127, d'après Brockhaus.

cantorum et un espace libre entre cette dernière et le narthex, est complètement occupée par le senatorium et la schola. Ceci se comprend dans une église monastique, puisque la « schola » est l'ancêtre des chœurs destinés à l'office canonial ; les chœurs des trappistes remplissent aussi une grande partie de la nef.

On connaît la destination de la *schola* dans les basiliques latines (nous parlerons plus loin de l'ambon). Qu'il nous suffise de faire remarquer que les byzantins et les russes placent toujours leurs chœurs tout près de l'iconostase ; dans les deux absides du transept seront disposées les stalles des moines ; les églises monumentales posséderont une tribune spéciale qui se confondra parfois avec le « solea » et, jusque dans l'église russe la plus pauvre, une simple balustrade en bois distinguera le chœur du reste des fidèles. Le *senatorium* ou *solea* surélevé : Entre la *schola cantorum* et le *presbyterium* s'étendait un espace assez grand. Parce que le pontife y descendait du presbyterium pour recevoir les offrandes des hommes et leur distribuer l'Eucharistie (1) et parce que les dignitaires y prenaient place (2), le *senatorium* était ordinairement décoré avec plus de richesse. A Sancta Maria Antiqua un pavement plus précieux que pour le reste de l'église embellit cet espace ; et, comme pour confirmer les indications des *Ordines*, ce pavement du *senatorium* se continue vers la nef droite — à gauche du Pontife — la nef des femmes (3), où le Pontife se rendait pour l'offrande et la communion.

Ce *solea* se voit encore dans les églises slaves et byzantines ; s'il n'est pas monumental et surélevé de plusieurs degrés, il en reste au moins un gradin semi-circulaire, devant la porte centrale de l'iconostase et c'est là que les fidèles se rendent pour recevoir la sainte Communion.

Place des fidèles : La règle de séparer les hommes des femmes est

---

(1) « Pontifex descendit ad senatorium et suscipit oblationes principum secundum ordinem archium (des rangs, des classes)... ut communicet eos qui in senatorio sunt. » *Ordo Romanus* du IXe siècle. MABILLON, *Mus. Ital.*

(2) « Senatorium quod est locus principum. » *Ordo Romanus*. P. L. LXXVIII, 980.

(3) « In partem sinistram... in parte mulierum, » *ibid.*

probablement d'origine juive (1). Le *Liber Pontificalis* nous parle aussi du *matroneum*, *gynaeceum*, comme les auteurs byzantins du Moyen-Age, lorsqu'il s'agit de Constantinople, où le gynécée occupait souvent les galeries supérieures (2). A Sainte-Marie Antique, nous l'avons dit déjà, la nef de droite était réservée aux femmes — le pavement du senatorium qui se continue de ce côté, les sujets des peintures le prouvent.

Cela se retrouve aujourd'hui encore dans les édifices byzantins et slaves construits suivant les règles de l'architecture et les prescriptions canoniques. « Dans les églises séculières grecques on remarque, au fond du temple, une tribune pouvant se prolonger au dessus des nefs latérales : c'est le gynécée (γυναικεῖον) ou lieu réservé aux femmes. Du haut de ces galeries, elles assistent aux offices, dissimulées derrière un treillis de bois ou de fer » (3). Dans le haut de chacune des nefs latérales, on remarque les compartiments destinés aux moines d'un côté, aux vierges et aux veuves de l'autre. A Sancta Maria Antiqua les moines occupaient cette place, lorsque le clergé du Pape prenait possesssion de la schola et des autres endroits réservés au clergé.

§ 3. — *Parties réservées au clergé supérieur.*

Presbyterium, diaconicon, prothèse ont leur place à Sancta Maria Antiqua, la même que dans les basiliques latines ; chacun connaît les exemples de cette disposition qui subsistent encore à Rome même (4).

Le Diaconicon ou *secretarium* « quod graeci diaconicon vocant » (5), était destiné aux diacres pour y garder les vases sacrés,

---

(1) Dans les synagogues une tribune ayant son entrée spéciale était réservée aux femmes. On peut la reconstituer d'après les ruines des synagogues de Galilée. Sur la place des fidèles, cf. HOLTZINGER, p. 175 ss.

(2) Cf. HOLTZINGER, pp. 37, ss. p. 177.

(3) Dom Pl. DE MEESTER, *Voyage de deux Bénédictins*, p. 124.

(4) Voir aussi ROHAULT DE FLEURY, *op. cit.*, I, au Tableau comparatif : sous les titres « Trois tribunes », « absides avec diaconicon », « Croix grecque ». S. Paulin de Nole parle des « secretaria circa apsidem » (Ep. 32 ad Sev.). HOLTZINGER, p. 91.

(5) Conc. d'Agde, can. 56. LABBE, V, p. 532. Cf. HOLTZINGER, pp. 90-91.

les livres liturgiques, les vêtements. Cet endroit est aussi appelé parfois « mutatorium » (de *mutare vestes)*, il servait de sacristie où le Pontife prenait les ornements sacrés, où le clergé s'en revêtait et dévêtait.

Lui faisant face, une chapelle appelée *offertorium*, *paratorium* (1) ou « prothèse » (πρόθεσις = oblation, προσκομιδή = préparation) ; elle possède un autel sur lequel on déposait les offrandes des fidèles et où on préparait la matière du sacrifice (2). C'est encore le plan des édifices byzantins, c'est toujours le cérémonial suivi. Dans la Liturgie Byzantine, le diaconicon et la prothèse ont conservé la raison d'être, que ces chapelles avaient dans la liturgie romaine. Si l'édifice byzantin ou slave n'a pas de chapelles construites dans ce but spécial, alors les portes latérales de l'iconostase sont sensées donner accès à l'autel de la prothèse d'un côté, et au diaconicon, avec son meuble pour les vases sacrés, les livres, les vêtements, de l'autre ; aussi voit-on représentés sur les portes latérales de l'iconostase, du côté du diaconicon, un saint diacre ; du côté de la prothèse, un ange (3). A Sancta Maria Antiqua, une image de S. Etienne, diacre, préside dans le diaconicon (p. 457-8).

Le Presbyterium. Pour bien faire comprendre ce que nous dirons plus loin du cancel du presbyterium et de l'iconostase, il nous faut insister ici sur le caractère tout spécialement sacré reconnu au prebyterium et à l'abside qui le termine. Tant dans la littérature latine que dans l'orientale et dans les prescriptions de l'une et de l'autre Église, on trouve des expressions manifestes de

---

(1) *Ordo Romanus*, III, P. L. LXXVIII, 976.

(2) Le calice laissé sur la crédence pendant la première partie de la messe solennelle, et préparé sur le côté de l'autel, à la messe solennelle ou privée, rappelle une préparation accomplie en dehors de l'autel, suivant le passage de l'*Ordo Romanus*, II (n. 6), cité dans HOLTZINGER, pp. 84-85 : « deinde archidiaconus suscipit oblatas duas de *oblationario* et dat pontifici, quas cum posuerit pontifex in altari, levat calicem archidiaconus. » Cf. IV Conc. Carthag. can. 93.

(3) Le recours fréquent aux anges participant à la Liturgie Eucharistique que font les textes et l'art byzantin (Peribleptos à Mistra, cf. *Irénikon*, 1926, p. 328) de même que les paroles du *Cherouvikon*, au moment de la Grande Entrée expliquent la présence d'un ange à cet endroit.

ce respect. La « venerabilis ara », le « sacrarium », l' « altarium » (1) des latins et jusqu'au mot d'abside (2) expriment la même sainte crainte, le même respect que les désignations employées par les byzantins : « le saint des saints » (3), l'« endroit sanctifié » (4), le « sanctuaire » (5), l' « endroit du sacrifice » (6), etc. C'est la défense faite aux femmes, par les Conciles, de pénétrer dans ce lieu saint ; ce sont les décorations grandioses qui enveloppent tout le presbyterium et l'abside jusqu'à son sommet, dans la représentation d'une grande idée capable de faire communier à la liturgie céleste, de rappeler en une magnifique synthèse tout le mystère de la Rédemption, de la Sanctification et de la Vie éternelle. Une pareille peinture existait à Sainte-Marie Antique, semblable aux mosaïques, mieux conservées, des basiliques de Rome, aux décorations des absides byzantines et russes. Notons la défense demeurée très stricte pour les femmes de pénétrer dans le sanctuaire des églises byzantines et slaves.

Il nous semble qu'en restituant à Sainte-Marie Antique, dans les pages qui suivent, le mobilier liturgique de ce presbyterium, nous aurons jeté une grande confusion dans l'esprit de nos lecteurs : où commence, où finit la distinction entre édifice du culte romain et du culte byzantin ? de quoi parle-t-on en ce moment, d'édifice romain ou d'édifice oriental? d'édifice romain primitif ou d'église orientale de nos jours ? De tous les deux à la fois, mais d'un seul cependant.

Article II. — Le Mobilier.

Puisque nous en étions aux parties de l'église réservées au clergé, décrivons le mobilier en commençant par ces parties de l'édifice liturgique. (7)

---

(1) Cf. Holtzinger, p. 72 ss., 155.

(2) Cf. Isidore de Séville. L'abside doit nous rappeler le ciel suivant le texte de S. Jérôme : « In summo cœli fornice et, ut ipso utar, apside » (lib. II, in Ephes, .c. 4). Son sens dans Plutarque, cf. Holtzinger, p. 75.

(3) ἅγιον ἁγίων. — (4) ἁγίστευμα. — (5) ἱερατεῖον. — (6) θυσιαστήριον. cf. Holtzinger 73 ss.

(7) Nous sommes forcés de nous servir de ces termes « mobilier, meuble » pour désigner ces objets qui font partie intégrante de l'édifice liturgique sans faire corps avec lui.

L'autel et le ciborium. Des restes du *ciborium* de marbre on a pu conclure que l'autel, probablement de forme carrée, ne devait pas avoir plus d'un mètre de côté (1). Il est impossible d'en déterminer la forme, en tous cas, c'était certainement un autel dégagé de tous les côtés et placé au milieu du presbyterium. Le pape Léon III (795-816) fit don d'un ciborium en argent pour mettre à la place de celui qui existait en pierre. Le *ciborium*, de règle générale, à cette époque, dans toutes les basiliques et églises de Rome et qui fut commun jusque bien tard, l'était aussi chez les byzantins et le reste aujourd'hui encore. Paul le Silenciaire décrit très longuement celui de Sainte-Sophie de Constantinople (2). On connaît aussi les mosaïques et les peintures byzantines et russes représentant la communion des Apôtres ; là on remarquera que le ciborium fait un avec l'autel (3). L'*autel* est toujours l'ἁγία τράπεζα qui ne peut être approché par les femmes (4). Il conserve aussi son nom de τράπεζα τοῦ κυρίου, la table du Seigneur, comme l'a désigné S. Paul, ou, suivant Eusèbe (5), d'ἁγίασμα : ce qui est sanctifié.

Tout autour du presbyterium et de l'abside, au fond de laquelle dominait le trône de l'Évêque, étaient placés des sièges pour le clergé (6). Nous en voyons les soubassements à Sainte-Marie Antique. M. de Gruneisen a pu établir que le pape Paul Ier fit peindre au dessus du trône une grande figure du Christ. Nombre d'absides romaines sont dominées par une grande mosaïque du Sauveur. Cette disposition du trône de l'évêque et des sièges du clergé autour de l'autel existe toujours dans les églises byzantines et russes et l'image du Christ se voit à la même place, au dessus du siège épiscopal. (Evidemment les édifices byzantins

(1) Rohault de Fleury, *La Messe*, t. III, donne plusieurs exemples d'autels aussi étroits.

(2) Paul le Silenciaire, dans sa *Description de Sainte-Sophie*, v. 142 et 720-751 ; on trouvera à l'article « Ciborium », D. A. L., col. 1605, la description que donne un croisé du *ciborium* de Sainte-Sophie. Cf. Holtzinger, pp. 134 ss.

(3) Cf. *Irénikon*, I (1926), p. 226.

(4) Conc. Laod., can. 44.

(5) *Hist. Eccl.*, VII, 15, cité dans Holtzinger, p. 74, note ; autres textes pp. 115 ss.

(6) Cf. Holtzinger, pp. 73, 162, 163, 165, 168.

de l'antiquité nous montrent ce même arrangement.) Durant les lectures faites au chœur, le clergé prend place maintenant encore sur ces sièges disposés au même endroit et dans les monastères russes une place spéciale dans le chœur est réservée aux prêtres, elle est plus élevée que pour le reste des moines.

* * *

Cancels et Iconostase. De nombreux cancels existaient à Sancta Maria Antiqua. Ces balustrades, plus ou moins hautes, se trouvaient à l'entrée du presbyterium, des chapelles de la prothèse et du diaconicon, entre le « solea » et la schola, entre la schola et le narthex, et enfin, dans le haut des nefs latérales, pour séparer les moines, les vierges, les veuves du reste des fidèles. Cet arrangement, ou tout autre semblable, fut habituel dans les édifices anciens (1).

Le cancel du presbyterium nous intéresse tout spécialement. Celui-ci comme les autres était complété par des colonnes supportant une « trabes » (*treph*, poutre) à laquelle étaient suspendus des voiles, des lampes, des encensoirs.

« *Le cancel du presbyterium,* disparu en Occident, où il était devenu le jubé, *s'est survécu dans les églises orientales sous forme d'iconostase* » (2). Telle est la vérité sur laquelle nous voudrions insister un peu.

Il est trop facile, par une affirmation générale et par des vues simplistes sur la liturgie et l'esprit liturgique des premiers siècles, de juger l'iconostase des byzantins et des slaves comme une superfétation, une déviation du sens liturgique. Il semble qu'une étude des sources et des monuments *latins* doive nous conduire à d'autres conclusions (3).

---

(1) Cf. Holtzinger, pp. 148, 149, 150-3, 156, 162.

(2) P. 463, Joseph David. Citations de Rohault de Fleury, *La Messe*, t. III, p. 103 ss. et pl. 131, 233, 239, 240, 246.

(3) L' « écran » (screen) de quelques cathédrales anglaises, formé parfois par un véritable mur de pierre et percé d'une porte au milieu, la disposition semblable si commune aux églises celtiques (à Caldey, nombreuses ruines en Irlande, des VIe, VIIe siècles, parfois) mériterait l'attention des archéologues, lorsqu'ils étudient l'iconostase.

Le cancel du presbyterium ne différait pas des autres, disions-nous : c'étaient des parois ou des balustrades de bois ou de marbre sculptés, de métal ouvragé, surmontées de colonnettes sculptées ; *trabes* prenant toute la largeur du presbyterium ou architrave double laissant un espace libre au dessus de la porte. Que ce cancel ait été plus orné, plus travaillé que les autres, le *Lib. Pont.* nous en donne la preuve continuelle (3). Que cette poutre ait supporté des lampes, des voiles, qu'elle ait été souvent surmontée de statues, on ne le niera pas non plus.

Arrêtons-nous au moins à un exemple célèbre : l'*iconostase de S. Pierre de Rome,* que J. David étudie longuement.

Aux colonnes torses amenées de Grèce, du temps de S. Silvestre, pour orner le sanctuaire de Saint-Pierre, Grégoire III (731-741) en ajouta six autres, sur la même ligne, à côté des premières, à l'entrée du presbyterium. Aux architraves (sur lesquelles le pape Grégoire avait placé six lampes) Sergius III en ajouta d'autres, au dessus des colonnes nouvellement placées ; elles étaient assez larges pour qu'on pût y ciseler d'un côté le Sauveur et les Apôtres, de l'autre, les saintes vierges avec Marie. « Première ébauche d'iconostase, surchargée d'images saintes » (p. 464).

Etienne III couvrit l'espace laissé libre entre les deux architraves par une large barre de métal et y posa des statues. « C'est la première mention d'images mobiles placées sur l'iconostase ; on remarquera que, sous Etienne III, se tint à Rome un Concile où fut confirmé le culte des images et condamné le concile iconoclaste de 754. Il n'est pas téméraire d'établir une relation entre cette réaction contre les iconoclastes et l'introduction des images saintes à la porte du sanctuaire » (pp. 464-465). La réaction contre les iconoclastes se manifesta donc ici, pour l'Occident, de la même façon qu'en Orient. Adrien plaça l'image du Christ entre les Archanges Michel et Gabriel, et celle de la Sainte Vierge entre S. Pierre et S. André, en couvrant la baie centrale des deux colonnades. Le même Pape fit deux portes d'argent aux cancels, de chaque côté et une autre, au milieu. D'autres papes enrichirent encore ce monument de lampes, de statues, de tentures, mais nous arrêtons ici cette description faite d'après le *Lib. Pont.* Telle

(1) Voir les exemples et références aux sources indiquées, pp. 464 et ss.

que nous la voyons décrite, l'iconostase de St-Pierre ne devait pas différer des iconostases de l'époque, les sculptures exceptées. Saint-Pierre n'est d'ailleurs pas le seul exemple : Saint-Paul hors les murs, Sainte-Marie Majeure, Sainte-Cécile, Sainte-Marie in Dominica, les Quatre Couronnés... ; celles des oratoires et des baptistères forment un ensemble de preuves qui compte.

Cette disposition se retrouve jusqu'au moyen âge et la description de la double iconostase dans la basilique du Mont-Cassin vaut d'être utilisée ici, à titre d'exemple. Cette iconostase fut construite par l'abbé Désiderius, plus tard pape sous le nom de Victor III († 1087). « Sous le treph il suspendit cinq icônes rondes, et au dessus il en plaça treize de mêmes poids et mesures, mais carrées » (1).

Dans l'étude consciencieuse que Joseph David a faite de ce sujet, il y a, avec la satisfaction de voir résolus bon nombre de problèmes rendus plus obscurs par les réponses évasives et sommaires des archéologues, cette autre, non moins profonde, qui consiste à découvrir l'origine romaine d'une disposition liturgique des édifices orientaux qui semblait à première vue tout à fait étrangère à la liturgie latine.

Voyons maintenant ce qu'était l'iconostase des orientaux à cette même période.

« L'Orient byzantin ne concevait pas à cette époque le cancel du presbyterium autrement que l'Occident » (p. 467). On lira la description de celui de Sainte-Sophie aux pages 682-710 et 871-883. L'iconostase de St-Nicolas de Myre ne diffère pas de celles que l'on voyait à Rome ; les iconostases anciennes de l'Athos : au Vatopédi, au Protaton, à l'Iviron; celles de St-Luc de Phocide et de Siamari sont du même type que les iconostases romaines.

L'auteur pense qu'une influence sémitique poussa les orientaux à dérober peu à peu aux fidèles les mystères sacrés. Le célèbre liturgiste Edm. Bishop croit que l'esprit de révérence et de respect pour les choses saintes a conduit insensiblement les orientaux à ces formes propres de leur culte (2).

(1) Cf. P. L. CLXXIII, 756-757. Faut-il voir dans ces treize icônes l'image du Christ et des douze apôtres, comme les iconostases de Russie nous les montrent ?

(2) Edm. Bishop, *On The History of the Christian Altar.* Tiré à part

Cette psychologie liturgique que l'on peut découvrir dans les écrits des Pères orientaux bien avant le VIIIe siècle fut, quant au développement de l'iconostase, singulièrement favorisée par la réaction iconophile qui fit de l'exposition des icônes, de la procession des icônes, de la célébration festive des icônes, en un mot de toutes les formes légitimes du culte des images, une profession d'orthodoxie.

Si donc en Russie on ne trouve pas — à notre connaissance — de ces iconostases, disons, « de transition », la chose est très facilement explicable. « La Russie le reçoit (le culte des images) de Byzance en même temps que le Christianisme, quand on célèbre encore la victoire des iconophiles sur les iconoclastes » (1). En voulant copier l'iconostase primitive (le cancel) à laquelle on avait suspendu les plus chères icônes, lee Russes ont érigé immédiatement une paroi décorée d'images. Chez les byzantins-orthodoxes, on a voulu prolonger cette profession de foi, longtemps encore après la querelle des images, et comme il arrive souvent, l'accoutumance au remède en ayant créé le besoin, l'iconostase leur est devenue nécessaire.

Toujours est-il que l'iconostase peut se définir : *meuble liturgique formé d'une charpente, d'origine romaine* (2), *supportant la représentation d'un Dogme ; agencement exigé en des temps d'infidélité et s'expliquant encore aujourd'hui par le besoin religieux de l'âme orientale devant les choses saintes : l'adoration du mystère.*

* * *

Le Jubé des église gothiques, placé à l'entrée du chœur, est une combinaison du cancel-iconostase et de l'ambon. De l'ico-

---

de *Downside Review* (n. 71), 1906 ; repris dans les « Liturgica Historica », 1928. C'est ce que disait Mgr Szepticky, *Irénikon*, I (1926), pp. 262-263, et D. Louis Gillet dans les *Questions Liturgiques* (1924, pp. 84-85), lorsqu'il définissait le génie du rite byzantin.

Mais est-il bien certain que dans la liturgie romaine l'autel a toujours, à tous les moments de l'Eucharistie et à tous les temps liturgiques, été complètement visible pour le peuple ?

(1) V. Grumel, dans *D. Th. Cath.* (Vacant), art. : *Images* (culte des), t. VII, c. 785.

(2) Nous n'oublions pas qu'à Rome aussi elle a porté des images saintes.

nostase nous y retrouvons en effet, souvent, les cancels (qui vont jusqu'à se couvrir d'autels), les colonnettes devenues de massifs piliers, le treph très développé ; et le tout, conçu de manière à supporter une tribune, s'agrémente des images saintes sous la forme de panneaux sculptés ou de statuettes.

Ambon (1). Jean VII avait donné à Sancta Maria Antiqua un ambon de marbre dont on a retrouvé la dalle principale marquée du nom de ce pape. Ambon unique, suivant les prescriptions des Constitutions Apostoliques, et on peut encore voir son soubassement octogonal au milieu de la nef. Rome compte quelques ambons servant pour toutes les lectures, puisque différents pupitres, plus ou moins ornés, à des étages différents indiquent d'eux-mêmes la dignité relative des écrits qui y seront lus : Ancien Testament, Nouveau, Évangile (2). L'ambon servait aussi à des proclamations, le diacre y chantait les litanies... Il dominait la schola dont les sièges étaient disposés tout autour. C'est encore le cas ici à Sainte-Marie Antique. L'ambon est resté dans la liturgie byzantine, soit monumental, ou bien adossé à un mur, ou bien sous la forme de pupitres fixes placés de chaque côté du chœur ; les russes en ont conservé ceci, de chanter l'Évangile après l'avoir déposé sur un pupitre que l'on apporte au milieu, devant l'iconostase ; les diacres serbes, paraît-il, chantent les ecténies d'une petite élévation d'un ou deux degrés devant l'iconostase.

Le *Cantharus* ou « phiala » est le dernier meuble dont nous parlerons. Placé dans l'atrium, il servait aux ablutions des fidèles avant d'entrer à l'église. On en a trouvé, croit-on, les restes à Sainte-Marie Antique. Cette vasque était, on le sait, dans toutes les basiliques romaines ; celle de Saint-Pierre était célèbre. Toutes les églises orientales avaient le leur. S. Jean Chrysostome nous

---

(1) Holtzinger, *op. cit.*, pp. 73, 170 ss.

(2) Cependant la liturgie romaine s'est plutôt portée vers l'emploi d'un ambon différent pour l'Évangile et pour les autres écrits. Une trace de cette différence dans le nombre des ambons se retrouve dans ce fait que, pour l'autel romain, on connaît et utilise un côté pour l'Évangile et un pour l'Épitre, tandis que les byzantins et les slaves font toutes les lectures au milieu.

en donne un témoignage (1). Celui de Sainte-Sophie a aussi été décrit par Paul le Silenciaire (vv. 605-611).

Les monastères byzantins et russes ont encore leur « phiala », dans la cour qui précède l'église. Didron nous dit longuement ce qu'est la fontaine liturgique des monastères athonites et il croit y trouver l'origine des baptistères antiques.

Des peintures, en effet, y font allusion au Baptême (2). Ce sont des édifices, formés de huit colonnes ou plus, dominés par une coupole et couvrant la fontaine centrale. Les archéologues croient que certains baptistères, comme celui du Latran à l'origine, n'étaient que des édifices à jour entourés de portiques. Les moines s'en servent aujourd'hui encore pour les ablutions préparatoires à l'office, et c'est là que, si le cours d'eau ou la pièce d'eau sont trop éloignés, s'accomplira la bénédiction de l'eau au jour de l'Épiphanie (3).

Telles sont les comparaisons que les ruines et la reconstitution qu'il est possible de faire de l'édifice de Sainte-Marie Antique, nous ont permis d'établir entre le cadre et le mobilier liturgiques des édifices primitifs romains et byzantins et des édifices byzantins et slaves de notre temps.

Étude trop rapide qui fera surgir quelques questions. Entre autres nous nous demandons quel était le degré de parenté et d'unité qui existait entre les liturgies pour que le clergé du Pape de Rome pût, en de nombreuses circonstances — semble-t-il d'après nos auteurs — prendre possession de l'église Sainte-Marie Antique et y développer les splendeurs de la liturgie romaine avec la même aisance que les moines orientaux y célébraient quotidiennement la leur ? Le rite byzantino-slave ne se trouvait pas plus mal à l'aise dans les édifices romains, puisque les saints « Cyrille et Méthode et leurs disciples chantèrent solennellement la Messe en rite slave et accomplirent d'autres fonctions liturgiques dans les principales églises de Rome — Saint-Pierre, Sainte-Pétronille

(1) Cf. Textes et références dans Holtzinger, p. 14 ss.

(2) *Manuel d'Iconographie Chrétienne* (1845), p. 440-441.

(3) On trouvera à Sainte-Marie Antique toute une documentation pour l'étude comparée des vêtements latins et grecs. Cf. l'article spécial : « Les vêtements et le caractère du costume des personnages représentés sur les peintures de l'Église S.-M. Antique, » pp. 167-210.

Saint-André, Saint-Paul. » A Sainte-Marie Antique, les dispositions, le mobilier nous apparaissent d'un caractère plutôt oriental, si nous jugeons d'après notre temps, et très romain, si nous nous reportons à une dizaine de siècles en arrière. Pour ces deux raisons, nous le redisons, l'étude de nos origines, dans quelque domaine qu'on la conduise, sera instructive autant pour les occidentaux que pour les orientaux ; aux uns et aux autres elle fera retrouver la parenté commune, que des traits et un profil reconnus suggèrent immédiatement.

On a défini le « génie du rite romain », on a défini le « génie du rite byzantin », il est certain que pour définir le « génie du culte chrétien » on devra le rechercher spécialement dans ce qui est sa caractéristique, son principal acte, son centre, c'est-à-dire l'Eucharistie, mystère de Foi et d'unité. Quoi d'étonnant alors que si l'unité y est si fondamentale, elle se soit exprimée, tout naturellement, à différentes époques et en différents lieux, suivant des formules communes, et que chaque rite, malgré des tendances particulières, ait maintenu fondamentalement ce qui exprimait davantage et le mieux le mystère, la prière, le sacrifice qu'est l'Eucharistie. En un mot, mystère de Foi et d'Unité dans son fond, le culte eucharistique porte partout et toujours les marques de la Foi comme les signes de l'Unité.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).